

**Compte rendu, opéra.
Toulouse. Théâtre du
Capitole, le 7 octobre 2014.
Giuseppe Verdi (1813-1901) :
Un Ballo in Maschera, opéra
en trois actes. Vincent
Boussard, mise en scène ;
Vincent Lemaire, décors ;
Christian Lacroix, costumes ;
Guido Levy, lumières ; Avec :
Dmytro Popov, Riccardo ;
Vitaly Bilvy, Renato ; Keri
Alkhema, Amelia ; Elena
Manistina, Ulrica ; Julia
Novikova, Oscar ; Aymery
Lefèvre, Silvano ; Leonardo
Neiva, Samuel ; Oleg
Budaratschkyi, Tom ; Choeur**

et Maîtrise du Capitole (chef de chœur Alfonso Caiani); Orchestre National du Capitole de Toulouse. Daniel Oren, direction.

Le lever de rideau annonce une belle soirée d'opéra. Les  cordes suraiguës sont subtiles, le canapé sur lequel dort Riccardo avec une élégance très inhabituelle pour un ténor et la plastique gourmande du page oscar, vraie femme et non adolescent incertain, promettent une lecture de l'oeuvre pensée. Le beau portrait du monarque suspendu en fond de scène fait passer le souffle de l'idéal des Lumières cher au XVIIIème siècle. Le chœur d'hommes est bien nuancé. Le réveil du comte déguisé en monarque fonctionne à merveille entre rêve et réalité,: il situe bien l'idéalisation de cet homme de pouvoir animé par de bons sentiments. **C'est en effet Dmytro Popov en Riccardo qui tient tout au long de l'opéra ses promesses.** Longue voix de ténor spinto, aux couleurs magnifiques, au grain noble ; capable de nuances sur toute la tessiture avec des piani aigus de rêve, ce chanteur fera courir les foules.

Le superbe Riccardo du ténor Dmytro Popov



De surcroît, c'est excellent acteur qui a une belle allure tant dans la légèreté que dans le drame. Quand on sait la difficulté du rôle, saluons bien bas une incarnation magistrale tant scénique que vocale, car cela tient presque du miracle. Au firmament il restera pourtant

bien seul. Car son Amelia est bien loin de son aisance scénique. Il faut dire à sa décharge qu'elle a été abandonnée à son triste sort par le metteur en scène et le costumier. Une petite robe noire en imperméable transparent pour la scène du gibet! Et rien dans ses attitudes qui trahissent l'effroi peint par l'orchestre ! Seul le dernier costume du bal lui sied un peu. Mais aucune direction d'acteur même pour la mort de Riccardo. La voix de la soprano **Keri Alkhema** est toutefois celle d'une grande et puissante Amelia. Voix corsée capable d'allégements, avec des forte puissants et des sons piani délicats, elle sait admirablement phraser ces deux airs sublimes. Avec une émotion poignante dans le deuxième. Le duo d'amour restera comme une merveille de fusion vocale en plénitude de beau son. En Renato, le baryton verdi **Vitaly Bilvy** reste à un niveau de prise de rôle honnête sans trouver l'honneur ombrageux du personnage. Car non Renato n'est pas un simple méchant de mélodrame ! C'est un noble cœur tout fait d'abnégation qui souffre d'aveuglement et se laisse gagner par la mort quand l'amour le menait jusqu'alors. Une belle voix un peu raide qui gagnera, nous l'espérons en souplesse et en intelligence théâtrale avec l'expérience. Et un chanteur qui renoncera aux effets de volume en fin d'air terminé fortissimo... (O Dolcessa perdutta!)

Le page Oscar semble avoir occupé metteur en scène et costumier qui en font un personnage intéressant. Vocalement **Julia Novikova** a une voix plus corsée que bien souvent sans rien abandonner des vocalises légères du rôle. Avec Riccardo,

ils forment le couple théâtral qui fonctionne le mieux. Ulrica est scéniquement une sorcière de salon plus élégante qu'effrayante et vocalement plus mezzo que contralto. Mais l'habileté du jeu d'Elena Manistina et sa belle voix cuivrée retiennent l'attention.

Le chœur est à la hauteur des très belles pages écrites par Verdi. Admirablement préparés par Alfonso Caiani, ils rivalisent avec les meilleures maisons d'opéra. L'Orchestre du Capitole est superbe de couleurs instrumentales. Mais la direction de Daniel Oren est brutale, sans phrasés. Il semblerait que le chef ai voulu ignorer l'admirable construction dramatique de l'ouvrage, tout attaché à ses oppositions kaléidoscopiques passant si abruptement du monde léger d'Offenbach au drame le plus sombre. En ce sens, il y a un vrai accord avec la mise en scène de Vincent Boussard et les costumes de Christian Lacroix : tout dans les effets d'opposition, rien dans une vision dramatique construite. Dommage ... Même réserve pour les décors et les lumières se font oublier, absentes dans la scène nocturne du gibet, moment attendu s'il en est.

Au final, reste le portrait idéalisé du Monarque des Lumières incarné par Dmytro Popov en Riccardo. Pas assez de la subtilité de ses rapports avec les autres personnages et un orchestre sous employé.

Toulouse. Théâtre du Capitole, le 7 octobre 2014. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Un Ballo in Maschera, opéra en trois actes. Vincent Boussard, mise en scène ; Vincent Lemaire, décors ; Christian Lacroix, costumes ; Guido Levy, lumières ; Avec : Dmytro Popov, Riccardo ; Vitaly Bilvy, Renato ; Keri Alkhema, Amelia ; Elena Manistina, Ulrica ; Julia Novikova, Oscar ; Aymery Lefèvre, Silvano ; Leonardo Neiva, Samuel ; Oleg Budaratschkyi, Tom ; Chœur et Maitrise du Capitole (chef de chœur Alfonso Caiani); Orchestre National du Capitole de Toulouse. Daniel Oren, direction.

Compte rendu, récital de piano. Toulouse. Cloître des Jacobins, le 24 septembre 2014. Ludwig Van Bethoven (1770-1827): Sonate N° 12 en la bémol majeur « Marche Funèbre », op.26; Frederic Chopin (1810-1849): Fantaisie en fa mineur, op.49 ; Ballade n°4 en fa mineur ; Frantz Schubert (1797-1828): Impromptus op.90 n° 3 et 2 ; Maurice Ravel (1875-1937):

Gaspard de la Nuit ; Behzod Abduraimov, piano.

Piano aux Jacobins, c'est un grand moment de piano en cette belle fin d'été permettant au public de choisir des soirées historiques avec des artistes à la gloire établie et cette année nous avons été gâtés avec deux des plus anciens artistes du piano en activité, Pressler et Ciccolini. Mais c'est également le pari fait sur l'avenir de jeunes prodiges parmi lesquels certains deviendront les musiciens accomplis dignes de leurs aînés. **Behzod Abduraimov** est de ceux là. Prodige mais surtout musicien fascinant. Déjà son interprétation du premier concerto de piano de Tchaïkovski nous avait subjuguée. Ce récital solo a confirmé l'exceptionnelle puissance émotionnelle de son jeu. La technique est parfaite, et bien souvent aurait suffi à crier au génie mais cet artiste hors normes va beaucoup plus loin. Jouant par cœur, comme habité par le génie, il s'engage dans la Sonate Pathétique de Beethoven avec tout son corps. Impossible de résister à l'énergie jubilatoire qu'il met dans cette partition. Même le pathétique est enthousiasmant. La finesse de la construction de chaque morceau s'intercalant entre les autres dans une construction complète d'une parfaite lisibilité.



Les nuances de son Chopin sont admirables et la souplesse du jeu est celle d'un poète, certes la virtuosité est confondante mais c'est une musicalité très personnelle qui rend son interprétation inoubliable.

Les impromptus de Schubert surtout le Troisième, -Andante-, est un moment de grâce qui sous des doigts aussi inspirés,

dans un tempo plutôt rapide permet de croire en l'évaporation de la beauté tant la légèreté de la main droite est libre et la pondération de la main gauche maintient au sol le vol délicat des notes si tendres de Schubert. Le deuxième, Allegro, court comme une eau libre jusqu'à la mer pour fêter quelque naïade gracieuse. Un pur moment de jubilation poétique dégagé de toute dureté semblant comme en apesanteur.

Mais c'est dans Ravel que l'art le plus personnel de Behzod Abduraimov a certainement pu se révéler le mieux. La théâtralité de son interprétation, la variété des couleurs, le rubato et la rigueur de la construction sont inhabituelles. Ondine est libre comme l'eau où elle habite. le gibet est sinistre et fascinant à la fois et Scarbo plein de séductions insolites. La richesse de l'harmonie est magnifiée et la puissance d'évocation est terriblement efficace. Une question: comment un tempérament si entier, si musical et si généreux saura évoluer dans le temps sans s'épuiser ? Car l'engagement de tout le corps du pianiste est très inhabituel. Cette fougue de la jeunesse associée à une telle maturité d'interprète est un mélange surprenant. Un artiste à suivre, un nom à retenir absolument.

Compte rendu, récital de piano.**Toulouse. Cloître des Jacobins, le 24 septembre 2014.** Ludwig Van Bethoven (1770-1827): Sonate N° 12 en la bémol majeur « Marche Funèbre »,op.26; Frederic Chopin (1810-1849): Fantaisie en fa mineur,op.49 ; Ballade n°4 en fa mineur ; Frantz Schubert (1797-1828): Impromptus op.90 n° 3 et 2 ; Maurice Ravel (1875-1937): Gaspard de la Nuit ; **Behzod Abduraimov**, piano.

Compte rendu, piano. Compte- rendu, piano. Toulouse. Cloître des Jacobins, le 17 septembre 2014. Johann- Sebastian Bach (1685-1750) : L'Art de la fugue BWV.1080. Xiao Mei Zhu, piano.

Piano aux Jacobins a invité, **Xiao Mei Zhu**, la grande interprète de Bach pour une soirée d'exception et dont les enregistrements sont encensés et les concerts plébiscités. L'Art de la fugue est une des toutes dernières œuvres de Bach. Inachevée, et non destinée à



un instrument précis, elle ouvre sur l'éternité, élevant l'interprète comme son public au dessus des contingences bassement matérielles. Xiao Mei Zhu s'empare de cette somme de musique pure pour l'offrir à son public avec simplicité et honnêteté. La douceur des premières notes du sujet, dans une nuance piano et un son d'une rondeur délicieuse, provoque une écoute paisible, confiante et reconnaissante. Chaque entrée du thème est l'occasion pour l'artiste de colorer le son différemment, au point de permettre d'imaginer un doux jeu de flûte à l'orgue, puis des hautbois chauds ou des trompettes claires et pures. Le son est toujours d'une beauté à couper le souffle et la variété obtenue par les doigts de l'interprète relance constamment l'attention. Un jeu d'une parfaite lisibilité, qui permet de ne pas perdre une ligne même dans les si complexes fugues à quatre voix.

Le beau et le bon en fusion

Xiao Mei Zhu avance avec évidence et tranquillité créant un univers de pure beauté, non ascétique mais simple et pour chacun de nous. Cette somme musicale, probable sommet du génie musical humain, d'une si grande complexité que personne ne peut prétendre la connaître vraiment, nous est donnée par la grâce d'une interprète illuminée, un passeur vers l'au-delà. Le calme, la puissance et la gloire de la musique rayonnent sous la magnifique voute de la salle capitulaire comme rarement. Ce concert ne peut faire l'objet d'une chronique classique tant ce serait faire injure à la fusion créée par une artiste qui allie le sublime et le simple entre le beau et le bon. Certes c'était du piano, et quel piano, mais c'était presque sans importance. Musique, tout était Musique dans cette chaude soirée d'été, même l'air que chacun respirait. Un moment de pure magie au delà des simples mots... loin très loin des petites choses humaines, que la pianiste d'origine chinoise a pourtant si horriblement connues !

Compte-rendu, piano. Toulouse. Cloître des Jacobins, le 17 septembre 2014. Johann-Sebastian Bach (1685-1750) : L'Art de la fugue BWV.1080. Xiao Mei Zhu, piano.

**Compte rendu, concert.
Toulouse. Halle aux Grains,
le 18 septembre 2014. Piotr
Illich Tchaïkovski**

(1840-1893) : Concerto pour piano et orchestre n°1 en si bémol majeur, op. 23 ; Antonin Dvorak (1841-1904) : Symphonie n°9 en mi mineur « du Nouveau Monde » op.95 ; Behzod Abduraimov, piano ; Orchestre National du Capitole de Toulouse . Tugan Sokhiev, direction.

Comme jamais, cette rentrée de l'Orchestre était très attendue. Salle comble et demandes de place non satisfaites sur petits papiers à l'entrée de la Halle aux Grains le prouvent. Ce n'est pas seulement le programme comprenant deux œuvres phares du répertoire mais surtout une véritable impatience à retrouver notre orchestre et son chef qui a



motivé cette fièvre. Comment ne pas le deviner, la liaison entre la ville, l'orchestre et son chef est à son zénith. **Tugan Sokhiev** dirige à Berlin et Moscou en plus de Toulouse ! Chacun mesure et la chance qui est la nôtre, et un prochain départ qui devient une évidence. Donc c'est la fête de la rentrée de l'orchestre et Catherine D'Argoubet a comme de bien entendu artistement choisi le pianiste complice de Piano aux

Jacobins pour ce concert double. Signalons d'ailleurs que **le jeune prodige Ouzbeke, Behzod Abduraimov**, (notre photo) se produira aussi au Cloître des Jacobins mercredi 25 septembre en solo. Le premier Concerto de Tchaïkovski créé à Boston a toujours eu un succès public considérable. Son début si puissant est inoubliable. Dans un tempo très retenu, Tugan Sokhiev, qui a le geste rare, donne une tension aux premiers accords qui relayés par le pianiste construit une interprétation à la théâtralité assumée. Suivant à la lettre les indications du compositeur, Tugan Sokhiev offre un vrai « Allegro non troppo et molto maestoso » ce qui permet au pianiste de nuancer considérablement son jeu. Le temps donné à la partition pour se déployer lui donne toute la puissance requise ; la tendresse n'en devient que plus émouvante. Les attitudes de Behzod Abduraimov sont celles d'un jeune homme passionné ne faisant qu'un avec son instrument, tour à tour le dominant, le caressant ou lui chantant la beauté de la vie. La délicatesse de certains touchers est très inhabituelle dans ce concerto virtuose qui permet des effets lisztziens extravertis. L'écho délicat dont il est capable dans la cadence, les subtiles nuances et les sonorités variées promettent beaucoup et le concert de mercredi nous permettra d'approfondir la connaissance d'un interprète que je devine sensible et poétique plus que puissant et tonitruant. Savoir résister au côté démonstratif du Concerto n'est pas donné à tout le monde. Dans le deuxième mouvement, – Andantino semplice-, Tugan Sokhiev suit l'indication à la lettre laissant flûte, bois et cors dialoguer en toute liberté avec le soliste qui se révèle très à l'écoute des musiciens de l'orchestre. La flûte de Sandrine Tilly fait merveille dans cette mélodie nocturne relayée par le violoncelle ambré de Sarah Iancu dans un beau dialogue avec le piano délicat de Behzod Abduraimov. La partie centrale plus rhapsodique et fantastique est délicatement nuancée et le retour du tendre thème au hautbois, cors et clarinette, est pure beauté des songes.

La battue modeste de Tugan Sokhiev

laisse beaucoup de liberté aux musiciens. Le final caracole et la précision de l'orchestre fait merveille. Dans un gant de velours mais avec une tenue ferme du tempo, les gestes précis de Tugan Sokhiev dynamisent le mouvement, relançant l'intérêt. La vélocité des doigts de Behzod Abduraimov fait merveille mais sans jamais renoncer à de fines nuances. Le final enthousiasmant termine avec brio et le public après de nombreux rappels obtient un bis qui permet de deviner les qualités lyriques pleines de délicatesse du pianiste. Le nocturne de Tchaïkovski habilement choisi promet beaucoup en tous cas. La Symphonie du Nouveau Monde poursuit ce voyage d'Europe centrale aux Amériques. Grande œuvre, magnifiée par un grand chef et un grand orchestre : le public a été gâté. Sur Medici Tv, il est possible de réécouter cette superbe interprétation qui permet à tout l'Orchestre du Capitole de briller. Nuances bien creusées, puissance maîtrisée, phrasés délicats et construction rigoureuse de tous les plans caractérisent cette interprétation. Tugan Sokhiev dirige avec bonheur une partition qui grâce à lui ne manque ni d'espace ni de couleurs. Le théâtre est présent et le public est transporté dans un beau voyage au final enthousiasmant. Le mouvement lent avec cette cantilène extatique du cor anglais ouvre un instant de pure poésie. La soliste, Grabielle Zaneboni, a un legato magique. Dvorak donne de beaux instants à chaque famille de l'orchestre et de magnifiques soli. Chaque musicien est engagé totalement et semble heureux. L'orchestre est somptueux à chaque instant, capable de rendre à cette œuvre si célèbre des moments de surprise.

Le final a lui seul comble le plus exigeant par la délicatesse de sa construction. Un grand et beau concert d'ouverture qui promet une saison magnifique. Le public qui l'avait deviné, a été présent !



Compte rendu, concert. Toulouse. Halle aux Grains, le 18 septembre 2014. Piotr Illich Tchaïkovski (1840-1893) : Concerto pour piano et orchestre n°1 en si bémol majeur, op. 23 ; Antonin Dvorak (1841-1904) : Symphonie n°9 en mi mineur « du Nouveau Monde » op.95 ; Behzod Abduraimov, piano ; Orchestre National du Capitole de Toulouse . Tugan Sokhiev, direction.

Compte rendu, récital de piano. Toulouse. Cloître des Jacobins, le 9 septembre 2014. Frédéric Chopin (1810-1849): Quatre ballades ; Bruno Montovani (né en 1974) : Papillons, création mondiale ; Maurice Ravel (1875-1937) : Le tombeau de Couperin . Philippe Bianconi, piano.

Philippe Bianconi très concentré et détendu a pris le temps de laisser le public se calmer et faire un profond silence avant de se lancer dans son interprétation de la première Ballade de Chopin.



Dès les premiers accords, un son plein, rond, puissant et enveloppant a saisi par sa force de persuasion. Puis dans une gradation de nuances infimes, le son pianissimo a semblé se suspendre sous la voûte. Si les qualités de musicalité fine de Philippe Bianconi sont connues depuis toujours, ce poète du piano a gagné en sa maturité une puissance et une force qui lui permettent d'égaler les plus grands. L'autorité naturelle, les moyens pianistiques phénoménaux se mettent au service d'une vision personnelle des œuvres. Jouer les Quatre Ballades de Chopin à la suite, pages si différentes et pourtant chacune si profondément emblématique de son auteur, est une gageure tenue haut les mains par le pianiste français. Un rubato audacieux, des nuances très accentuées, une force digitale mise au service de l'harmonie avec un admirable équilibre des deux mains, rendent Chopin très moderne tout en restant un modèle de romantisme en raison d'une émotion toujours au bord des notes. Jouant par cœur ces pièces complexes, leur style très différent a été délicatement respecté par un interprète ayant réfléchi à chaque note et semblant toutefois presque libre jusque dans ses emportements. Cette vision très construite et qui semble par moment comme improvisée tient du magicien. La première et la quatrième ont pour nous été les plus éblouissantes et les plus émouvantes. Ce qui nous aura le plus marqué est peut-être cette impression d'un piano symphonique à la richesse insoupçonnée.

Philippe Bianconi embrase le Cloître des Jacobins

Partition à l'œil, Philippe Bianconi a, en deuxième partie de concert, créé Papillons de Bruno Montovani. Le compositeur, très en verve, a longuement présenté sa pièce, très pensée, hommage ambivalent à Schumann. La pièce virtuose, en triple et quadruple croches a été parfaitement maîtrisée par Philippe Bianconi, qui a su en faire sortir toutes les couleurs et les effets sonores sur tout l'ambitus du clavier. Pièce plus spectaculaire et impressionnante que sensible et émouvante, mais toujours très habile.

La fin du concert a permis de se régaler du piano de Ravel que Bianconi joue de manière idiomatique. Un Ravel audacieux, et brillant, plein de second degré, mais surtout, ce qui est bien plus rare même chez les plus grands interprètes, très émouvant. Les pièces de danse d'un XVIIIème siècle idéalisé que Ravel joue à moderniser sont également un hommage aux compagnons morts à la guerre. La douleur sourde contenue dans les pièces sous le brillant pianistique, n'est pas ici camouflée. A nouveau nous bénéficions de cette puissance mise au service de l'harmonie avec toutes sortes de couleurs et de sons magnifiques. Des nuances subtiles et des doigts qui font oublier toute notion de travail tant ils semblent libres.

En Bis, deux pièces de Chopin, valse et prélude, redisent les deux points d'écart entre passion et murmure, si représentatives de l'art de Chopin. L' Ile Joyeuse de Debussy a pris des allures de poème symphonique à la pulsion de vie irrésistible. Le public a fait une belle ovation au musicien radieux.

Toulouse. Cloître des Jacobins, le 9 septembre 2014. Frédéric Chopin (1810-1849): Quatre ballades ; Bruno Montovani (né en 1974) : Papillons, création mondiale ; Maurice Ravel (1875-1937) : Le tombeau de Couperin. **Philippe Bianconi,**

piano.

Compte rendu, récital de piano. Toulouse. Cloître des Jacobins, le 3 septembre 2014. Wolfgang-Amadeus Mozart (1753-1791) : Rondo en la mineur, KV 511 ; Claude Debussy (1862-1918) : Estampes ; Georgy Kurtag (né en 1926) : Impromptu – al ongarese ; Frantz Schubert (1797-1828) : Sonate n°21 en si bémol majeur, D 960 ; Menahem Pressler, piano.

Piano aux Jacobins pour son édition

2014 nous a proposé un concert d'ouverture placé sous le signe du prestige et de l'évidence. **Menahem Pressler** est un pianiste qui ne se présente plus, musicien jusqu'à la plus infime fibre de son être et l'âge venu, nul ne sait comment



cela est possible (90 ans), son allure en fait la personnification de la bonté. Il est évident que son amour de la musique lui a conservé une jeunesse incroyable. Que cela dure encore et toujours est notre plus bel espoir. Jamais l'idée de l'âge n'est venue ternir une soirée placée sous le signe de la musicalité la plus délicate. Le petit homme une fois installé au piano, n'a quitté l'estrade qu'une fois les bravos éteints. En débutant avec ce si particulier « sourire de larmes » du Rondo en la mineur de Mozart, il nous a captivés, ravis, ensorcelés. Cette pièce est si originale, qu'une oreille distraite pourrait croire qu'elle est bien plus tardive, mélangeant larmes et sourires comme peu. L'inventivité des variations, la richesse des chromatismes, la fluidité des rythmes dépassent complètement la forme du gentil rondo galant, pour évoquer une fantaisie romantique. Cette véritable déclaration d'amour au bonheur enfui qui réchauffe un présent terne a magnifiquement été portée par Menahem Pressler. Son Mozart est fraternel, proche et tout à la fois de haute vue, regards portés vers l'infini et l'éternité. La sonorité, les couleurs chaudes du piano relèvent d'une texture nuageuse évitant toute dureté, toute percussion, toute violence y compris dans les moments tendus.

Texture de nuages hors d'âge Des nuages à la ouate ferme afin que devenu tissus de rêves, ils se concrétisent. Comme cette impression lors de vol en avion qu'il est possible de courir sans dangers sur la mer de nuages... L'interprétation magistrale et évidente est proche de celle réalisée dans le dernier enregistrement de Menahem Pressler. La beauté du son, son

effet physique, indescriptible, élargissant le propos. La manière dont il aborde les Estampes de Debussy est d'une grande originalité. Refusant toute couleur locale, toute acidité, il donne à Claude de France une chaleur dont il est trop souvent dépourvu. La verticalité des accords est amplifiée, le rythme est plus terrien, la musique de Debussy souvent jouée fine et froide est sous les doigts du pianiste prodigieusement humain, chaleureuse et consistante. Un Debussy qui en trois estampes acquiert une profondeur et une largeur inhabituelle. Le choix de cette oeuvre avec son ultime Jardin sous la pluie et ses comptines nous indique combien ce grand musicien a su garder de belles qualités de l'enfance, secret de jouvence indiscutable. Le très court impromptu de Kurtág est directement enchaîné à l'ultime Sonate de Schubert. Sous les doigts de cet elfe du piano, elle renoue avec un infini, un absolu qui laisse sans voix. La longue pratique de la musique de chambre, son amour pour Schubert dont il dit que sa musique « permet de savoir que la vie vaut la peine d'être vécue », donnent à Pressler l'évidence de son jeu. Cette Sonate devient une ballade infinie, un lied sans fin, un éternel recommencement plein de surprises. Les moyens en sont une multitude de nuances, des couleurs sans nombre, un rythme à la souplesse de félin et une mise en valeur des harmonies d'une rare gourmandise. Le piano instrument, s'oublie et devient la musique même. Des applaudissements incongrus à la fin du premier mouvement font sortir l'interprète du monde de beauté dans lequel plongé lui même il nous avait invité. Il lui (et nous) faudra un peu de temps pour y revenir, comme peut être interrompu un rêve si beau et fort par la douleur du réveil qui cisaille, mais qui repousse les yeux fermés plus fort et vigoureux après un instant. Ce Schubert ouvre des portes vers l'infini comme Mozart précédemment dans son Rondo. Le programme d'oeuvres tardives et de formes originales, message ultimes de compositeurs regardant vers l'avenir et mettant tout d'eux dans une partition, trouve en Menahem Pressler, un interprète unique, ... inoubliable. Trois bis généreusement offerts poursuivent sur les voies de nuages des

rêves avec une interprétation de Clair de lune de Debussy fait de flocons laiteux, puis une Mazurka et un Nocturne de Chopin, tous deux sublimes de souplesse.

Les nombreux pianistes de l'édition 2014 de Piano aux Jacobins vont devoir se surpasser,jeune prometteurs comme artistes confirmés après une telle leçon de vie, d'art et de musique avec tant de modestie. Merci à Menahem Pressler d'avoir répondu à l'invitation de Piano aux Jacobins d'une si belle manière !

Toulouse. Cloître des Jacobins, le 3 septembre 2014. Wolfgang-Amadeus Mozart (1753-1791) : Rondo en la mineur,KV 511 ; Claude Debussy (1862-1918) : Estampes ; Georgy Kurtag (né en 1926) : Impromptu – al ongarese ; Frantz Schubert (1797-1828) : Sonate n°21 en si bémol majeur, D 960 ; Menahem Pressler, piano.

Compte rendu, concert. La Romieu, Collégiale, jeudi 14 aout 2014. 4ème Festival Musique en chemin. Musique en liberté dans le Gers. Collégiale de La Romieu.

**Carlo Gesualdo
(1566-1613): Sacrae canciones
; Caroline Marçot (née en
1974): MA; La Main Harmonique
: Nadia Lavoyer, Judith
Derouin, sopranos; Yann
Rolland, Frédéric
Bétous, contre-ténors; Davy
Cornillot, David Lefort,
ténors; Romain Bockler,
baryton, Marc Busnel, Basse;
Nanja Breedijk, harpe ;
Direction : Frédéric Bétous.**



Le festival Musique en Chemin, sans faillir suit son évolution avec constance. Frédéric Bétous, son directeur artistique, tant par les choix artistiques que la beauté des lieux de concerts dans le Gers, se montre exigeant et la

notoriété lui emboîte le pas. France 3 est venu filmer une partie du concert pour son JT. Ce concert d'ouverture a mis la barre très haut. L'accompagnement du public vers cette musique

complexe et savante a été proposé avant le concert par deux jeunes musicologues, Naïma Khattabi et Jeremy Couleau. Puis de passionnantes interventions de Dominique Bétous sur la construction du programme du concert et les choix interprétatifs et de Marc Busnel qui a composé les deux parties manquantes de la partition de Gesualdo ont complété la mise en oreille du programme du soir. En effet, la musique polyphonique était publiée sous forme de cahiers séparés pour chaque voix. Ainsi il manque dans ce livre de recueil deux voix (sextus et basse) que Marc Busnel a réécrites après un patient travail d'analyse des autres partitions de Gesualdo.



Fantasque gésualdien restitué

Ainsi cette lumineuse préparation a rendu à Gesualdo sa valeur de musicien savant en parfaite continuité avec les polyphonistes franco-flamands les plus célèbres, loin du

contexte scandaleux qui l'entoure et qui fait un peu trop sa notoriété. La beauté pure de sa musique, sa poésie subtile ont pu illuminer la nuit. Le concert a rassemblé un large public installé en demi cercle autour de l'estrade créant une belle proximité avec les chanteurs dans une lumière très tamisée. L'ambiance ainsi créée a permis à un charme délicat d'opérer offrant une rare faille spatio-temporelle par l'arrivée fulgurante de la beauté sous toutes formes permettant au spectateur de s'évader de son quotidien. La beauté des chanteurs, leur joie à chanter ensemble, la pureté des voix, tout porte à une élévation hors du monde. Chacun, parfait soliste, mettant dans le collectif de la polyphonie toute sa musicalité. La direction de Frédéric Bétous est souple et précise. Il a privilégié l'harmonie, la douceur et la progression évitant des nuances trop abruptes. Le rattachement aux plus belles partitions des maîtres franco-flamands est ainsi limpide. Le miel de la musique sacrée d'un Gesualdo apaisé a pu se répandre sous la noble voûte de la collégiale de La Romieu comme la lumière ambrée entourant les musiciens. La harpe délicate, et presque trop timide, avait ouvert le concert dans une sorte de préparation de l'oreille à recevoir les voix pures et droites des chanteurs. La composition par Marc Busnel des deux lignes de chant manquantes a semblé totalement naturelle. Je ne peux faire plus beau compliment à son travail méticuleux : il se fait complètement oublier !

C'est dans les pièces composées par Caroline Marçot pour la Main harmonique, que tous les chanteurs et la harpiste ont pu se retrouver. Alors que dans les a capella de Gesualdo un ou deux chanteurs se retiraient du groupe et que la harpiste écoutait sans jouer, la complicité de tous les musiciens réunis faisait plaisir à voir. Les compositions de Caroline Marçot en permettant à tous de se retrouver complétaient admirablement ce programme musical. La poésie de ses pièces utilise les plus modernes audaces vocales hors de l'harmonie tout en offrant des sommets de pure polyphonie. Le programme est comme ouvert sur des respirations permettant un envol

continuellement renouvelé. Nous avons vécu un très beau concert-voyage abolissant le temps et l'espace. Nous aurons plaisir à retrouver ce programme original au disque pour en apprécier toujours mieux les détails subtils.

Compte rendu, concert. La Romieu, Collégiale, jeudi 14 août 2014. 4ème Festival Musique en chemin. Musique en liberté dans le Gers. Collégiale de La Romieu. Carlo Gesualdo (1566-1613): Sacrae canciones ; Caroline Marçot (née en 1974): MA; La Main Harmonique : Nadia Lavoyer, Judith Derouin, sopranos; Yann Rolland, Frédéric Bétous, contre-ténors; Davy Cornillot, David Lefort, ténors; Romain Bockler, baryton, Marc Busnel, Basse; Nanja Breedijk, harpe ; Direction : Frédéric Bétous.

**Compte rendu, opéra.
Toulouse. Théâtre du Capitole,
le 19 juin 2014. Richard
Strauss (1864-1949) : Daphné,
tragédie bucolique en un
acte, op.82 sur un livret de**

Joseph Grégor. Nouvelle production. Hartmut Haenchen, Direction musicale.



En terminant sa saison d'opéra sur cette rarissime Daphné Frédéric Chambert a fait un pari audacieux. Les intermittents du spectacle dans leur angoisse des changements à venir ont empêché le public, – pris injustement en otage-, de voir la première le 15 juin. Cette violence contemporaine va en fait assez bien à Daphné. L'oeuvre si difficile représente tout sauf quelque chose de tendre. La violence est consubstantielle à cet opéra. Sa création a été minée en ces dernières années 1930 par la censure la plus abjecte. Strauss ne pouvait plus travailler avec des librettistes juifs et Stefan Zweig, pourtant consulté en secret, ne sera pas nommé. Strauss toujours désireux d'équilibrer puissance orchestrale moderne, éclat des voix et compréhension du texte a peut être ici réalisé son plus bel équilibre. Daphné est bien plus proche de Salomé, voir Elektra, que du Chevalier à la Rose. C'est là que se présente la plus grande difficulté de l'oeuvre qui n'a

rien de simplement bucolique malgré un début fait de tendresse au seuls bois de l'orchestre.

Plus ou moins consciemment, Richard Strauss a tissé dans sa partition orchestrale les éléments de violence de son époque. Un dieu arrogant détruit beauté et innocence, et une femme éprise d'absolu est aveugle aux autres humains se réfugiant dans l'éternelle nature croyant esquiver la mort. On sait comme les Aryens en leur folie et leur croyance en l'existence des races ont conduit à la plus grande perversion des hommes. L'orchestre est plein de cette violence et de cette brutalité.

Incandescente Daphné au Capitole

Dans un passionnant article du programme, Hartmut Haenchen, explique comment il a repris toutes les corrections de Strauss afin d'éviter la « bouillie informe » que sa partition peut contenir. La patient travail du chef allemand nous offre une interprétation musicale et dramatique de toute splendeur. L'Orchestre du Capitole a sonné de manière incandescente toute la soirée. Tout était parfaitement équilibré avec une lisibilité de tous les plans sonores. Chaque instrumentiste a été parfait et l'ensemble permettait à la fois d'entendre chaque passage instrumental solo comme les effrayants tutti dans une palette de dynamique sonore exaltante. La présence des cordes capables de fournir une matière onctueuse (de double crème), comme des acidités terribles, mérite une mention particulière. Les suraigus de la toute fin de l'oeuvre ont été un véritable instant de magie, créant des vapeurs d'or dans l'air. Avec un sens dramatique toujours en éveil Hartmut Haenchen a tenu son orchestre à chaque instant avec une tension parfois insoutenable.

L'équilibre avec les chanteurs a été constamment exact, jamais un Apollon n'a été soutenu avec une violence si grande, oui soutenu, jamais écrasé avec pourtant des fortissimi effrayants. L'orchestre a donc été splendide amenant le drame à son terme dans la plus folle démesure comme la plus grande subtilité (le froissement de cymbale final) .

La mise en scène de Patrick Kinmonth est peut être plus picturale que dramatique. La référence à l'Arcadie est évidente et peut être un peu trop appuyée. Les costumes à l'antique en toile écru ont l'allure de ceux du début du XXème siècle. Ils manquent curieusement de simplicité et laissent un peu perplexe. Sauf la somptueuse robe bleu de Gaea. Le décor fonctionne bien mais l'aspect minéral de la grotte en carton pâte n'est séduisant qu'avec les très beaux éclairages de Zerlina Hughes. Pourquoi donc le montrer sans aucune magie, avant le lever du rideau ? La descente des murs de marbre après le meurtre commis par Apollon, par le nouvel enfermement produit et la beauté irrésistible du mur de fond rendent bien compte de la folie qui se révèle. Faut-il alors passer par le meurtre de Leukippos pour arriver à tant de beauté ? La « révélation » de l'arbre final n'est pas dans la tempo de la musique, il est frustrant de le voir si peu de temps et trop tard après les derniers mélismes de Daphné.

Toutes ces réserves sont minimales car le jeu d'acteurs est très efficace n'éluant pas les rapports violents entre les personnages. Les scènes de groupe sont efficaces et le chœur masculin, participe activement à l'action, mais surtout il est vocalement parfait avec des nuances magiques. la chorégraphie de Fernando Melo crée des vraies identités de personnages et les effets de masse sont très réussis.

La distribution est parfaitement équilibrée. Les ancêtres sont somptueux de présence tant vocale que scénique. Franz-Josef Selig est un Pénéos charismatique à la voix d'airain. En mère tutélaire, Anna Larsson est d'une beauté stupéfiante. L'allure de cette grande et belle femme est associée à une voix de contralto d'une profondeur mielleuse. Son timbre rare diffuse des harmoniques d'une grande richesse. Les pâtres et les servantes sont excellents. Belles voix bien projetées et belles présences scéniques. Une mention particulière pour le duo féminin. Bénédicte Bouquet et Hélène Delalande, qui sont remarquables. Les timbres sont très assortis et brillants assurant une belle présence vocale dans une distribution

terriblement efficace. Car les trois rôles principaux sont très difficiles. Daphné doit être un grand soprano pour dominer les sublimes lignes de chant de Richard Strauss. La jeunesse du timbre doit être évidente et la grâce du personnage doit être plus visible que sa vaillance.

Claudia Barainsky est une Daphné exceptionnelle. Le timbre est pur et la projection de la voix extraordinairement efficace. Jamais dominée par un orchestre très puissant elle fait face à toutes les exigences du rôle. Elle arrive à rendre son texte presque toujours compréhensible malgré la tessiture meurtrière ; et son jeu est très sensible. L'exhalation du personnage est très bien rendue et



sa difficulté à se contenter des relations avec les humains également dans cette recherche d'absolue mortifère. Dans les duos avec ses deux amoureux, elle trouve une présence très différente rendant le personnage très intéressant.

Les deux ténors sont traités avec beaucoup d'exigences par Strauss. Lui même savait sa difficulté à écrire pour cette tessiture. Les deux rôles sont meurtriers. En Leukippos, le canadien Roger Honeywell est très touchant. La voix est brillante mais surtout le chanteur est particulièrement sensible, les tourments du jeune berger sont lisibles tant dans son chant que dans son jeu. Sa noblesse provoque également une vive sympathie. Mais le phénomène vocal le plus incroyable de la soirée est Andreas Schager. Ce ténor germanique tout longiligne a une voix de stentor. Il lui faut même un peu de temps afin de doser sa projection vocale face à l'orchestre et ses collègues. La puissance de cette longue voix semble sans limites. Le timbre est lumineux et le métal très noble. Cet habitué de Tristan et Siegfried doit être spectaculaire s'il a l'endurance nécessaire, ce que sa forme

en fin de spectacle laisse entendre. Avec des moyens vocaux hors du commun, il campe un personnage altier, suffisant et méprisant. Apollon n'est pas n'importe qui ; même déguisé en bouvier. La morgue de l'acteur, son allure faussement nonchalante le rendent odieux et son abus de pouvoir en tuant un simple mortel relève de l'insoutenable. Mais en grand artiste Andreas Schager arrive dans son long monologue des remords à gagner la bienveillance du public. Pour une fois un puissant à qui tout réussit, arrive à susciter un début d'empathie... Après ce grand monologue en forme de prière, la dernière scène de transformation de Daphné devient une apothéose telle que nous l'attendions. La magie de cette dernière scène est totale avec de tels interprètes. L'orchestre est magnifique de couleurs, de nuances et d'impact. La voix de Claudia Barainsky semble sans limites capable d'une puissance terrible comme d'une douceur délectable. Le public comme en transe fait un triomphe à cette magnifique production, elle a toutes les qualités pour tourner dans les théâtres voulant rendre hommage à Richard Strauss dans un ouvrage fulgurant qui se révèle ainsi à la scène. Magistral.

Compte rendu, opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 19 juin 2014. Richard Strauss (1864-1949) : Daphné, tragédie bucolique en un acte, op.82 sur un livret de Joseph Grégor. Nouvelle production. Patrick Kinmonth : Mise en scène, décors, costumes ; Fernando Melo : Chorégraphie ; Zerlina Hughes, Lumières ; Distribution : Franz-Josef Selig, Peneios ; Anna Larsson, Gæa ; Claudia Barainsky, Daphné ; Roger Honeywell, Leukippos ; Andreas Schager, Apollo ; Patricio Sabaté, Premier Pâtre ; Paul Kaufmann, Deuxième Pâtre ; Thomas Stimmel, Troisième Pâtre ; Thomas Dear, Quatrième Pâtre ; Marie-Bénédicte Souquet, Première Servante ; Hélène Delalande, Deuxième Servante ; Choeurs du Capitole, direction Alfonso Caiani ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Hartmut Haenchen, Direction musicale.

**Compte rendu, concert.
Toulouse.Halle-aux-grains, le
4 juin 2014 ; Dimitri
Chostakovitch (1906-1975):
Katerina
Ismailova, suite, op.114a;
Piotr Illich Tchaïkovski
(1840-1893) : Variations sur
un thème rococo pour
violoncelle et orchestre,
op.33; Symphonie n°6 en si
bémol mineur, op.74 «
Pathétique »; Narek
Hakhnazaryan, violoncelle;
Orchestre National du**

Capitole de Toulouse; Direction: Tugan Sokhiev.

Avant dernier concert de la saison toulousaine 2014 pour Tugan Sokhiev ; il a également été programmé à la Salle Pleyel à Paris, le lendemain. Belle audace parisienne car c'est peut être le plus beau concert de la saison Toulousaine, pourtant riche en moments forts. Dès les premières mesures sombres



au basson, l'auditeur est saisi par la puissance d'évocation des interludes du Chostakovitch magnifique orchestrateur. Ces très courts interludes de l'opéra lady Macbeth de Mzensk rebaptisé Katerina Ismaïlova sous les coups de la censure, mis en suite par le compositeur lui-même dans deux versions, font un effet particulièrement puissant. Le sens du grotesque, l'écoeurement et le dégoût de l'héroïne deviennent troublants. Humiliée et obligée de se venger pour survivre, l'héroïne qui a tant déplu à Staline a une existence qui ressemble à tant de vies communes...

Le troisième interlude le plus long et le plus sombre rend palpable cette montée du dégoût et de la haine nourrie dans la conscience aiguë du grotesque de l'existence. L'Orchestre du Capitole est à présent rompu au style de Chostakovitch et les très courts moments solos permettent à chacun de briller. La précision rythmique, les nuances terriblement développées et la richesse de l'orchestration exigent beaucoup de l'orchestre qui est impeccable. La direction de Tugan Sokhiev privilégie l'énergie forcée et la puissance d'un grotesque faussement festif. Riches couleurs, nuances extrêmes et rythme précis claquent au visage et saisissent chacun.

Entre musiciens au sommet

Quel contraste ensuite lorsque l'orchestre s'allège dans une formation classique et accueille le violoncelliste soliste. Son nom, même s'il est quasi imprononçable mérite d'être retenu. De tous les jeunes talents qui gagent avec des doigts d'or les plus prestigieux prix, Narek Hakhnazaryan n'a rien à envier avec sa victoire au XIV^e concours international Tchaïkovski. Il a une technique inouïe mais surtout une musicalité rare. Les variations rococo sont un chef d'œuvre de Tchaïkovski qui rend hommage à Mozart, comme dans la pastorale de la Dame de Pique, avec beaucoup d'esprit.

L'orchestration est légère et variée. L'équilibre entre le soliste et l'orchestre a été parfaitement mis en place par le chef. Dans cet écrin de toute sécurité, la voix du violoncelliste Narek Hakhnazaryan peut donc s'épanouir sereinement en se jouant des difficultés techniques totalement maîtrisées. En éveil constant et dégustant les dialogues avec l'orchestre, le jeune violoncelliste devient parfait chambriste. Les dialogues avec la subtile flûte de Sandrine Tilly sont délectables tout particulièrement. La communion entre le soliste, le chef et les musiciens est parfaite. Le public se régale de ces variations qui se succèdent avec art dans l'arrangement maintenant habituel du créateur Fitzenhagen.



Le charme du jeune Narek Hakhnazaryan est irradiant.

Il joue avec son instrument semblant en faire ce qu'il veut. Les couleurs, les nuances, la délicatesse des phrasés sont admirables. L'instrument dont il joue, un Techler de 1698, lui permet de garder sur tous

les registres la même qualité de son. Le grave est aussi plein que l'aigu ; il n'y a pas de différence de registre. Une belle solution de continuité dans les harmoniques sur toute la

tessiture offre un son toujours magnifiquement timbré, soyeux et doux. Cela fait merveille dans les dialogue sur-aigus aériens avec la flûte. Les doubles et triples cordes sonnent faciles et belles. Une telle générosité en musicalité est remarquable chez un si jeune artiste. La connivence avec Tugan Sokhiev est totale, les échanges de regards complices sont incessants. Le succès est tonitruant et le violoncelliste Arménien offre deux bis à son public conquis. Le premier déconcerte autant qu'il charme et émeut. La voix chantée du soliste se mêle à des doubles cordes semblant venir de l'ancêtre de l'instrument, la viole de gambe, comme des origines orientales de la musique classique. L'émotion qui naît plonge donc dans les racines de l'humanité, puis le style se modernise, devient plus violent et va même jusqu'à évoquer le tango. Il s'agit non d'une vraie improvisation mais d'une composition d'un Italien né en 1962 Giovanni Sollima, intitulée Lamentatio. Narek Hakhnazaryan en fait un moment de pur plaisir du cœur dansant. Pour terminer sur une ambiance plus apaisée, le choix d'une sarabande pour violoncelle seul de Bach avec des ineffables doubles cordes, un son de rêve et une souplesse envoûtante... Tout ceci promet un jour une intégrale émouvante des suites de Bach et une carrière éblouissante à suivre sans faute.

2ème Symphonie de Tchaïkovski

Destin certes, mais pas de soumission sans danser ni vivre

En deuxième partie de concert la très célèbre sixième symphonie de Tchaïkovski confirme la compréhension quasi mystique qu'a Tugan Sokhiev de son compatriote. Quand si souvent cette symphonie est écrasée sous un Fatum monolithique, Tugan Sokhiev va très loin dans la douleur mais garde des moments de tendresse et de danse se souvenant du bonheur. Dès les premières mesures, pianissimo dans les abysses du basson (extraordinaire Estelle Richard) et des cordes graves l'émotion est poignante. L'Adagio est tout habité de silences tristes et l'angoisse se déroule évoluant

lentement vers l'Allegro non troppo. Le tempo mesuré du chef permet une lisibilité de tous les détails mais c'est la vision d'ensemble qui est remarquable. Chaque mouvement avance et s'inscrit dans un tout . La rigueur du tempo permet à cette partition d 'éviter tout laissé aller et l'entrée du thème sentimental des violons a beaucoup d'allure. Les reprises et développements permettent aux couleurs magnifiques de l 'orchestre de chatoyer. Les fortissimi sont spectaculaires et les nuances pianissimo de la Clarinette de David Minetti sont très belles et porteuses d 'émotion. Après ce début marqué par une angoisse envahissante le mouvement se termine par une terrible course à l ' abîme toute pleine de précision instrumentale. Les cuivres graves particulièrement présents, sont magnifiques. Les deux mouvements suivants, dans les choix de Tugan Sokhiev, vont convoquer la danse et d 'avantage de bonheur. Allégeant le Fatum, il suggère que chaque destin n'est pas uniquement soumission. L'allegretto con grazia est une valse qui permet de rêver au bonheur enfui près avoir été tenu. Certes sous cette légèreté le rythme incessant de la timbale dans la partie centrale signe l 'éloignement du bonheur mais son retour comme une réminiscence est pleine de douceur. L' Allegro molto vivace est plein d' esprit comme dans les ballets de Tchaïkovski et l 'avancée inexorable de ce scherzo vers une sorte de marche a aussi quelque chose de plaisant dans son enthousiasme. La légèreté de structure des cordes, l 'élasticité des pizzicati apportent de l 'air aux moments plus denses. Ce mouvement animé se termine sur un fortissimo qui autorise certains spectateurs à applaudir ruinant l 'effet voulu par le compositeur qui termine sa symphonie sur un adagio lamentoso. Car si le centre de la symphonie a permis aux mouvements de danse de s'inviter et au bonheur d'exister le final semble encore plus déchirant. Tugan Sokhiev étire le tempo et remplit les silences de sombres pensées. Tchaïkovski qui trouvait dans sa symphonie des allures de Requiem refusant d'en composer un, a en effet construit ce long mouvement final comme un adieu déchirant. Le pianissimo dans le grave des cordes et le basson refermant la

symphonie comme elle avait été ouverte. Les contrebasses ont été tout du long admirables et méritent une mention spéciale (chef de pupitre Bernard Cazauran).

Cette interprétation très personnelle est très bien construite et la lisibilité de la structure générale s'appuie sur des phrases pensés et comme insérés dans un tout. En évitant le monolithe dramatique, le destin devient plus humain et la vie des deux mouvements centraux rend le final encore plus écrasant. Tugan Sokhiev et ses musiciens admirables toute la soirée, ont offert une vibrante interprétation de la sixième symphonie de Tchaïkovski en en révélant toutes les richesses.

Ce concert a été diffusé en direct sur le net et peut être encore visionné. N'hésitez pas à vous faire votre idée car il a été en plus magnifiquement filmé sur [Arte concert](#).

Compte rendu, récital de piano. Toulouse. Halle aux Grains, le 26 mai 2014. Récital Frédéric Chopin. Grigory Sokolov, piano

Grigory Sokolov est bien connu des Toulousains et chaque invitation rassemble un public nombreux. Schubert et Schumann puis Bach et à présent Chopin. Chaque fois le pianiste russe fait



sienne les partitions et en rend la quintessence comme personne. Si son Bach nous avait paru discutable en 2011, nous avons retrouvé avec son Chopin le sublime de son concert Schubert et Schumann de 2009. Le programme est magnifique. Chopin est en pleine maturité avec la Sonate n°3 de 1844. De construction très claire, cette partition offre tout ce que Chopin a apporté techniquement au piano tout en se refusant aux excès. L'émotion peut être funèbre mais le tendre et l'élégant ne sont pas oubliés. La beauté des phrases mélodiques est belcantiste ; les rythmes complexes s'allient à des harmoniques rares allant jusqu'à l'abandon des tonalités. Sokolov aborde l'allegro maestoso dans un large tempo qui permet d'asseoir un discours tout fait de profondeur. Cette manière si particulière de prendre possession du temps et de l'espace permet à l'immense artiste de captiver l'attention de son public. Les phrasés sont d'une infinie variété permettant de passer par des moments de récitatif, de bel canto ou de rhétorique. Les nuances sont subtilement définies et les couleurs fusent comme dans le plus riche des arcs en ciel. Mais avant tout, c'est la clarté et l'évidence qui dominent cette interprétation. Peu de pédale probablement explique cette haute définition du son, jamais flou ou brumeux. Même dans les ténèbres la lumière est présente. Les derniers accords du premier mouvement sont posés avec art et la méprise commence.

Le sublime face au public

Une partie du public ressentant avec exactitude le génie de l'interprète se permet d'applaudir ignorant l'usage qui aujourd'hui demande d'attendre la fin de la sonate pour s'oublier. Ce ne serait pas si grave si les dernières vibrations de l'accord n'étaient noyées sous ces manifestations rustiques. La concentration de l'artiste n'a pas semblé en souffrir et c'est tant pis pour la partie du public trop sensible que ce bruit entre les mouvements, terrasse... Le Scherzo est abordé en un tempo également retenu ;

c'est la précision de chaque note insérée dans le flux dansant enchanteur qui surprend. Tant de précision des doigts dans une construction si franche du mouvement permet une écoute d'une grande intelligence, les imbrications subtiles de Chopin sont toutes mises en valeur sans excès de vitesse. C'est le troisième mouvement, largo, qui atteint un sommet d'émotion. La grandeur de l'interprète est face au génie du compositeur qui offre son âme au piano. Gregory Sokolov d'une voix tonitruante débute puis à mi voix, avec une infinie délicatesse, chante comme une diva romantique avec une nostalgie déchirante. Les jeux de question-réponses sont habités et l'évanouissement est au bout des doigts. Toute la sensibilité artiste de Sokolov peut s'exprimer laissant le spectateur suspendu aux reprises si merveilleuses et embellies du thème principal. Le final est plein de force et d'énergie retrouvée dans une mise en lumière proche de l'aveuglement. Toute la technique est mise au service de cette énergie créatrice qui avance avec impétuosité. Les applaudissements irrépessibles fusent avec puissance mais toujours sans respecter la finitude du dernier accord... La deuxième partie consacrée aux plus délicates Mazurkas, elle sont toutes choisies avec art en fonction des tonalités et des ambiances. Le public saura se faire plus discret en ce qui concerne les applaudissements, car ces pièces sont moins spectaculaires, mais des téléphones portables rallumés à l'entracte et « oubliés » apportent leur note de vulgarité qui attaque plus ou moins les oreilles sensibles. Quel merveilleux voyage nous a proposé Gregory Sokolov en ces Mazurkas sublimes ! Les décrire chacune serait indélicat. Nous avons pu goûter des moments de beautés nostalgiques et même sombres comme fugacement heureuses. Ces pièces parmi les plus personnelles de Chopin trouvent en Sokolov, un interprète inoubliable capable d'une délicatesse inouïe. Choies dans les opus tardifs, l'écriture si maitrisée de Chopin se concentre sur l'essentiel d'un rapport à la beauté par et pour le piano dans une fidélité absolue à la terre de ses origines. Sokolov nous fait percevoir cet accord si rare et précieux. Le monde

musical dans lequel le grand musicien russe nous a entraîné ne pouvait s'arrêter ainsi et dans une série de bis qui suspendent le temps, le même monde de délicatesse et de beauté nous est offert. Schubert, en âme soeur avec trois Impromptus dont le si délicieux n°3. Ni le Klavierstück D 946 ni une autre Mazurka ne permettront au public de se sentir rassasié et d'attendre le fin du son pour applaudir frénétiquement.

C'est au sixième bis, de composition moins sublime, que le public saura faire silence jusqu'au silence qui termine la musique. Enfin ! Le moindre génie de Sokolov aura été sa patience et sa pédagogie. La musique s'écoute jusqu'au silence qui la referme. Nul ne croise sur son chemin un génie sans en apprendre quelque chose..

Toulouse. Halle aux Grains, le 26 mai 2014. Frédéric Chopin (1810-1849) : Sonate n°3 en si mineur, opus 58 ; 10 Mazurkas (La mineur, opus 68 n°2, Fa majeur opus 68 n°3, Do mineur opus 30 n°1, Si mineur opus 30 n°2, Ré bémol majeur opus 30 n°3, Ut dièse mineur opus 30 n°4, Sol majeur opus 50 n°1, La bémol majeur opus 50 n°2, Ut dièse mineur opus 50 n°3, Fa mineur opus 68 n°4). Grigory Sokolov, piano.